



**Gradhiva**

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

**30 | 2019**  
**Précieux**

---

## Sergio Luzzatto, *Max Fox o le relazioni pericolose*

Einaudi, coll. « Frontiere Einaudi », 2019

**Giordana Charuty**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/4795>

DOI : [10.4000/gradhiva.4795](https://doi.org/10.4000/gradhiva.4795)

ISSN : 1760-849X

### Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

### Édition imprimée

Date de publication : 4 décembre 2019

Pagination : 156-159

ISBN : 978-2-35744-113-2

ISSN : 0764-8928

### Référence électronique

Giordana Charuty, « Sergio Luzzatto, *Max Fox o le relazioni pericolose* », *Gradhiva* [En ligne], 30 | 2019, mis en ligne le 31 mars 2021, consulté le 01 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/4795> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gradhiva.4795>

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 avril 2021.

© musée du quai Branly

---

# Sergio Luzzatto, *Max Fox o le relazioni pericolose*

Einaudi, coll. « Frontiere Einaudi », 2019

Giordana Charuty

---

## RÉFÉRENCE

Sergio Luzzatto, *Max Fox o le relazioni pericolose*. Einaudi, coll. « Frontiere Einaudi », 2019, 310 p.

Sergio Luzzatto, *Max Fox o le relazioni pericolose*

**SERGIO LUZZATTO**  
**MAX FOX**  
 O LE RELAZIONI PERICOLOSE

EINAUDI



- 1 Le 27 mars 2007, les lecteurs du *Corriere della Sera* apprennent par un article publié en première page, « Come Galileo dipinse la luna » (Comment Galilée a peint la lune), la découverte extraordinaire d'un exemplaire inconnu d'un texte capital de Galilée, le *Sidereus Nuncius* (*Le Messenger des étoiles* [1610]). L'article rapporte une conférence faite à Padoue par l'historien d'art Horst Bredekamp de l'université Humboldt de Berlin et par l'historien des sciences canadien William R. Shea, titulaire de la chaire d'études galiléennes à Padoue. On sait que l'édition originale de ce texte présente les observations nocturnes de la Lune, de Jupiter et de ses satellites à la lunette astronomique, avec des dessins reproduits à l'eau-forte, à l'exception d'un petit nombre d'exemplaires où les espaces réservés aux dessins sont restés vides. Or, ici, ils apparaissent occupés par ces mêmes images que Galilée aurait directement dessinées et aquarellées au cours de ses observations. Les conditions de la réapparition de cet exemplaire en provenance, dit-on, d'Argentine sont encore incertaines et celles de son acquisition par un grand libraire antiquaire de New York ne sont guère explicitées. Cependant, Bredekamp dit son émotion après avoir acquis la conviction qu'il ne s'agissait pas d'un faux comme il le soupçonnait initialement. Les expertises technologiques réalisées par plusieurs instituts berlinois et confirmées par la Bibliothèque de Florence qui possède un authentique exemplaire de *Sidereus Nuncius* ont levé tous les doutes. Cet exemplaire, explique l'historien d'art, est des plus précieux car Galilée y a dessiné de sa main la preuve empirique qui manquait à la démonstration théorique. Bredekamp, spécialiste du rôle de la pensée par image dans le travail scientifique, peut annoncer la publication prochaine de son livre <sup>1</sup>, où la récente découverte vient confirmer, avec éclat, la thèse développée dans l'enquête qu'il consacre à Galilée depuis de longues années.

- 2 Cinq ans plus tard, la découverte et la condamnation de l'activité criminelle de Massimo De Caro, le concepteur et créateur de ce *Sidereus Nuncius* fabriqué, de fait, à plusieurs mains entre Vérone et Buenos Aires, vont susciter une série de débats et de controverses dont l'historien italien Sergio Luzzatto nous propose une traversée très personnelle. Si la dilapidation du patrimoine culturel italien fait régulièrement l'objet de dénonciations et analyses, le pillage de la vénérable bibliothèque des Girolamini de Naples, révélé au printemps 2012, va éclairer l'ampleur des ravages dans un domaine particulier – les collections historiques de livres scientifiques, philosophiques, religieux, littéraires –, les responsabilités, à tous les niveaux des hiérarchies institutionnelles, d'acteurs politiques et ecclésiastiques ainsi que la sophistication des savoir-faire mis en œuvre pour transformer le marché du livre ancien en espace international de spéculation financière. La première dénonciation, par l'historien d'art Tomaso Montanari, décrit l'état alarmant des collections conservées dans l'une des plus belles salles de la Girolamini, la salle Vico, comme une incroyable scène de profanation de ce joyau de l'architecture baroque. Les 170 000 ouvrages sont entre les mains d'un intouchable conseiller du ministre de la Culture, sans aucun titre pour diriger une bibliothèque historique, si ce n'est d'avoir fait commerce de livres anciens et d'avoir été impliqué dans la mise en vente d'un incunable soustrait à une bibliothèque milanaise. Un « assassinat prémédité de l'identité italienne », diagnostique Montanari.
- 3 Dès le 12 avril, une pétition adressée au ministre des Biens culturels a réclamé la création d'une commission d'enquête. Des historiens (Adriano Prosperi, Carlo Ginzburg, Paolo Macry), des écrivains (Umberto Eco, Dario Fo, Dacia Maraini), des philosophes (Remo Bodei) rappellent la glorieuse histoire de cette bibliothèque liée à Giovan Battista Vico et à Giuseppe Valletta, dans une Naples qui était alors une capitale de la République des lettres, et qu'il convient de traiter avec le même soin que les précieuses bibliothèques romaines et florentines, qu'elles soient d'origine conventuelle ou érudite. Un procureur du parquet de Naples est saisi, Giovanni Melillo, spécialiste de la lutte contre le crime organisé et bibliophile éclairé. Un mois plus tard, De Caro est arrêté avec six complices et la bibliothèque mise sous scellés. Retrouver tous les ouvrages volés est d'autant plus difficile que les archives nécessaires au catalogage ont été volontairement détruites. Mais, en « repentir », le voleur décide de collaborer avec la justice. Les investigations menées à l'échelle européenne chez les libraires et les collectionneurs ainsi que la surveillance des ventes aux enchères laissent à penser que plus de 4 000 ouvrages ont été dérobés et revendus. Au terme d'un premier procès, De Caro est condamné en 2013 à une peine de sept ans de prison, aménagée en détention domiciliaire, tandis que l'on continue à localiser et rapatrier par centaines les très précieux volumes éparpillés dans le monde entier. Après avoir lu à l'automne 2015 la sentence judiciaire du procès puis un article du *New Yorker*, Sergio Luzzatto entreprend une enquête directe avec « Max Fox » – surnom choisi par l'inculpé – par entretiens *via* Skype pour le « comprendre ». Et, à la différence de sa belle recherche d'anthropologie historique sur la manière dont on devient padre Pio dans l'Italie fasciste, menée peu après la canonisation du saint par Jean Paul II, il écrira un « non-livre d'histoire » avec, en tête, deux exemples de « liaison dangereuse » avec des menteurs pathologiques, *L'Adversaire* d'Emmanuel Carrère et *L'Imposteur* de l'écrivain catalan Javier Cercas.
- 4 Mais comment un historien écrit-il un « non-livre d'histoire » ? La trajectoire de cet anti-héros oblige à penser que celui que l'on présente comme le pur produit du

berlusconisme a aussi été un militant de gauche élevé dans une famille de tradition communiste ; que le profanateur d'un temple de la culture lettrée est aussi un passionné de livres et un érudit autodidacte en matière d'études galiléennes. Au fil des entretiens, on découvre les apprentissages du bibliophile et sa transformation en marchand libraire commerçant entre l'Italie et l'Argentine où il mène grande vie ; les techniques du voleur de bibliothèques, l'inventivité et les savoir-faire du faussaire en relation avec les plus prestigieuses librairies antiquaires qui sollicitent les meilleurs experts mais donnent la priorité à leurs intérêts et à ceux de riches collectionneurs ; l'ami de nombre de prélats responsables de bibliothèques religieuses, y compris un cardinal en charge des plus hautes fonctions de conservation au Vatican ; le promoteur d'un oligarque russe dans le marché italien des énergies renouvelables et le protégé du sénateur Dell'Utri, tous deux collectionneurs de livres anciens, qui lui permettent d'assouvir sa voracité de *cinquecentine* et d'éditions originales de Galilée ; enfin, le repentini qui reprend des études universitaires et projette la rééducation des détenus par la sauvegarde des Biens culturels.

- 5 Comment un bibliophile, passionné de Galilée, qui a préféré la gestion politique locale aux études universitaires, devient-il un trafiquant à l'échelle internationale qui met en crise les compétences critiques des meilleurs experts ? De quelle Italie ou de quelle génération cette trajectoire est-elle le révélateur ? Comment le traditionnel marché du livre ancien s'est-il transformé en espace de spéculation financière, avec quels effets pour les institutions scientifiques les plus prestigieuses ? Le livre paru en février 2019 chez Einaudi inscrit ces interrogations dans une réflexion plus générale sur les limites de l'histoire du présent : l'historien ne doit-il pas se faire écrivain pour interroger le travail du faux ? Or il a, à son tour, déclenché dans la presse italienne un débat sur le patrimoine culturel comme bien commun, une riposte de l'Association des libraires antiquaires italiens (ALAI) écartée des enquêtes policières, et une polémique sur la responsabilité politique du travail de l'historien.
- 6 De fait, l'adoption d'une narration littéraire produit l'un des effets les mieux attestés de la littérature : inciter le lecteur à s'interroger sur ses propres croyances morales ou politiques, l'impliquer dans des jugements éthiques où alternent la stupéfaction, la répugnance, la sympathie amusée, la colère ou la pitié. Ainsi, Tomaso Montanari a-t-il qualifié ce livre de réhabilitation indigne alors même que Luzzatto inscrit, toujours, les situations que « son » imposteur est invité à décrire très concrètement, dans de possibles logiques sociales, économiques et politiques identifiées sans complaisance. Un seul exemple : le catalogue *Around Galileo* publié par deux prestigieuses librairies antiquaires de Turin et de Rome, à l'occasion des célébrations du 400<sup>e</sup> anniversaire de la publication de *Sidereus Nuncius*, qui proposait à la vente diverses éditions galiléennes originales volées par De Caro, prépare, commente Luzzatto, l'installation de ces deux libraires italiens aux États-Unis. Soit, peut-on ajouter, comment le livre précieux, que l'érudition avait soustrait à la circulation marchande, entre dans une nouvelle économie de la rareté comme sublimation d'une marchandise dont la valeur monétaire ne cesse de croître.
- 7 Mais ce livre se prête aussi à une autre lecture : suivre des pistes, ouvertes et un peu trop vite refermées, pour observer la diversité des mobilisations culturelles, des sociabilités savantes et des controverses scientifiques dont les productions d'un faussaire peuvent servir d'analyseur. Car les différences entre l'affaire vue d'Italie où elle a ouvert un débat essentiellement politique sur l'administration du bien commun –

suivi d'une remarquable mobilisation pour la restauration des Girolamini – et l'affaire vue des États Unis ou d'Allemagne où la dispute paraît, plutôt, circonscrite aux mondes académiques, invite aussi à méditer quelques-unes des difficultés du dialogue entre historiens des sciences et historiens des arts.

- 8 L'affaire du « faussaire de Galilée » émerge aux États-Unis en mai 2012 par la rencontre entre une conjoncture éditoriale – la publication en deux volumes des résultats d'expertise du *Sidereus Nuncius* sous la direction de Bredekamp – et l'actualité judiciaire de l'enquête qui vient d'être ouverte en Italie, puisque De Caro est l'un des deux négociants auxquels Richard Lan, le libraire new-yorkais, a acheté l'ouvrage. Si l'on s'en tient à la lecture romanesque de Sergio Luzzatto, le faux Galilée aurait pour vertu de montrer la supériorité de la méthode à la Sherlock Holmes sur les technologies hautement sophistiquées d'un âge postmoderne de la recherche, comme le revendique avec humour Owen Gingerich, professeur émérite en astronomie et histoire des sciences à Harvard et premier expert à avoir émis un jugement de contrefaçon. Mais, à suivre les étapes qui ont abouti au jugement de falsification, ne s'agit-il pas là d'un autre stéréotype qu'il conviendrait de défaire avec la même attention critique que celui du « monstre des Girolamini » ?
- 9 En ce printemps 2012, dans la revue *Renaissance Quarterly*, l'historien Nick Wilding, auteur d'un livre sur l'entourage de Galilée, publie une brève recension des deux premiers volumes, édités sous la direction de Bredekamp, de l'impressionnante expertise internationale et multidisciplinaire entre Berlin, Graz, Florence, Boston, Stuttgart et Princeton, financée par l'Institut Max-Planck et la Fondation Alexander Humboldt, réalisée entre 2006 et 2010. Elle met en doute le jugement d'authenticité émis par tous ces chercheurs <sup>2</sup>. Mais, remarque Luzzatto, sa perplexité s'appuie sur une autre expertise, conduite de manière tout artisanale.
- 10 Le libraire new-yorkais avait, en 2005, acquis cet ouvrage en sollicitant une première impression d'Owen Gingerich et de Bredekamp. Or, quatre ans plus tard, dans le *Journal of Galilean Studies*, Gingerich contredit le scénario provocant proposé au même moment par l'historien d'art, d'un Galilée astronome révolutionnaire parce que artiste : les cinq aquarelles ne peuvent être de la main de ce Galilée qui déclare, au bas de la page de titre « Io Galileo Galilei f », « Moi Galileo Galilei ai fait ». La démonstration de Gingerich, admirée par Luzzatto, croise les contraintes astronomiques de datation des dessins des phases de la Lune avec la méticuleuse reconstruction de la séquence de travail de l'imprimeur, à partir des archives et de l'exemplaire authentifié détenus par la Bibliothèque de Florence. Elle établit d'autres rapports entre le texte et le stock d'images disponibles au moment de l'impression et, pour rendre compte des anomalies, fait l'hypothèse d'une falsification, plutôt que d'un premier exemplaire d'épreuve embelli de la main de Galilée. Cependant, Gingerich rendait hommage à l'historien d'art pour son apport quant à la culture artistique de Galilée et pour la discussion amicale qu'il avait eue à Berlin avec son équipe, demeurée sceptique <sup>3</sup>.
- 11 Toujours en 2009, paraît un compte rendu très élogieux du *Galilei der Künstler* de Bredekamp, signé par l'historien d'art Michael Cole <sup>4</sup>, qui, lui, n'a pas retenu l'attention de Luzzatto. Alors jeune assistant à l'université de Pennsylvanie, Cole commence par rappeler l'ampleur de l'œuvre de Bredekamp et le projet qui l'anime : renouer avec la tradition allemande d'un Gotthfried Semper, d'un Alois Riegl et, surtout, d'Aby Warburg pour écrire une histoire de la culture visuelle qui déplace, une nouvelle fois, les vénérables questions de l'histoire de l'art à des objets jugés insignifiants. Puis il

caractérise la singularité de l'analyse proposée dans ce livre par rapport aux lectures d'Eelen Reeves et de David Freeberg, qui ont également interrogé le rapport de Galilée à la pratique du dessin et aux cercles artistiques de son temps : les découvertes de l'astronome ne sont pas le simple résultat d'une nouvelle technologie, mais d'une attention visuelle aux effets de lumière – la « lumière seconde » – qu'il pense, en artiste, par le dessin. Tout en soulignant l'ampleur de la démonstration, Michael Cole note, cependant, les difficultés à intégrer dans ce raisonnement l'un des documents – le *Sidereus Nuncius* de New York – qui pose la question de la transposition du dessin aux techniques de gravure et dont les images aquarellées inversent, contre toute attente, les effets de la « lumière seconde ».

- 12 Tout au long de mai 2012, soit quelques mois après la publication de *Galileo's O*, Paul Needham, l'historien du livre auteur du second des deux volumes d'expertise, et Wilding échangent leurs informations respectives sur d'autres textes de Galilée se donnant pour des éditions originales et expertisés comme des contrefaçons par Gingerich et la Bibliothèque du Congrès. Leur mise en circulation faisant signe vers ce même De Caro, mis en examen par la justice italienne, les deux chercheurs s'emploient à comparer ces volumes avec le *Sidereus Nuncius* de New York. La conviction, ainsi acquise et désormais partagée, qu'il s'agit d'un faux devient le point de départ de deux postures scientifiques fort différentes.
- 13 Bredekamp prend à bras-le-corps la nécessité de comprendre le processus qui a pu induire en erreur autant d'experts animés du même souci de rigueur et d'intégrité. Autrement dit, la nécessité de défaire, en le décrivant sous différents points de vue, le dispositif de croyance qu'a, de fait, entretenu l'expertise scientifique. Le *Sidereus Nuncius* de Richard Lan est soumis à de nouvelles expertises dont les résultats composent un troisième volume des *Galileo's O*. Needham établit une minutieuse chronologie des données qui l'ont fait, en un mois, changer d'avis quant à la qualification de l'objet. Les autres contributeurs, auxquels s'est joint un historien de la reliure, décrivent les écarts entre les traits que l'on avait précédemment reconnus comme indices d'authenticité, et les propriétés des matériaux et des savoir-faire qui entrent dans la production libraire du temps. Bredekamp fait le bilan, plus général, des nouvelles connaissances ainsi acquises sur le livre de la première modernité et propose un portrait psychologique du faussaire qui se trouve confirmé sous bien des aspects par l'enquête postérieure de Luzzatto. Il offrira – c'est l'historien italien qui nous l'apprend – à De Caro un exemplaire dédié de ce *A Galileo Forgery* qui paraît en 2014<sup>5</sup>. Une démarche collective en soi remarquable car elle consiste à prendre acte du fait que le faux fonctionne comme un simulacre, et n'est pas simplement un artefact privé d'une qualité positive, ou encore que l'illusion d'authenticité n'est pas une simple erreur cognitive.
- 14 Toujours pour *Renaissance Quarterly*, Wilding fait immédiatement un virulent compte rendu de ce troisième volume, pour dénoncer, en prenant Bredekamp pour cible, « la politique du monde académique allemand », à savoir le « culte local d'un élitisme » où le programme d'une « histoire non élitiste de la culture visuelle » s'accomplit en privilégiant des stratégies de secret et d'exclusion<sup>6</sup>. Depuis, il multiplie les conférences aux États-Unis et en Europe où il présente le faux Galilée comme preuve de l'incompétence de l'historien d'art pour faire parler un livre sur la manière dont il a été fait, plutôt que de l'habileté et la diversité des savoirs maîtrisés par le faussaire. Détaché de sa dimension d'imaginaire collectif, le « faux Galilée » devient un cas d'école

réduit à quelques critères de discrimination entre un original et une copie, un fac-similé et une falsification, dans les institutions de formation aux sciences du livre ; et, dans le monde académique, l'instrument d'une compétition entre programmes disciplinaires opposant sciences positives et narrations fictives <sup>7</sup>.

- 15 La télévision, à son tour, s'est emparée du sujet avec deux films documentaires, l'un projeté en avril 2018 sur France 5, l'autre que l'on a pu voir cet été sur Arte-TV <sup>8</sup>. Dans ce dernier, on voit Bredekamp décrire ses émotions depuis sa place au sein d'un dispositif de croyance et dans une culture qui définit l'authenticité par le lien à l'origine : « Les dessins, les aquarelles originales de Galilée, le tout premier exemplaire ! Imaginez ! C'est la première fois en un siècle que l'on faisait une telle découverte ! [...] Je n'avais jamais ressenti une telle proximité, c'est comme si l'aura de Galilée s'était répandue dans la pièce où je me trouvais. J'étais moi-même très impressionné et littéralement fasciné. » D'autant plus fasciné, explique-t-il, que tout se passe comme si le faussaire lui renvoyait le miroir de sa propre théorie. Mais la rhétorique populaire du premier film et la narration savante du second se rejoignent pour focaliser le drame sur le combat de deux héros de la science aux prises avec la diabolique habileté d'un agent du mal qui met en déroute l'historien d'art allemand, mais non l'historien des sciences américain.
- 16 C'est bien ce stéréotype, nourri par l'activisme d'un chercheur opposant le sérieux des savoirs du livre nés aux États-Unis aux brumes d'une orientation de l'histoire de l'art à l'allemande, qu'il conviendrait de défaire <sup>9</sup>. L'écriture romanesque adoptée par Luzzatto invite à ne voir là qu'un combat pour la reconnaissance de soi. Il vaut mieux, me semble-t-il, méditer l'exergue que Bredekamp a judicieusement choisi pour le troisième volume des *Galileo's O* – « The eye sleeps, until the spirit awakes it with a question » – en citant le découvreur des primitifs flamands, Max Friedländer, qui qualifiait ainsi le savoir du connaisseur ; et lire l'édition corrigée, publiée dès 2015, de son étude sur ce que la pensée de Galilée doit à la main qui dessine. Une version anglaise de ce livre vient de paraître, qui mériterait toute l'attention des anthropologues <sup>10</sup>.

---

## NOTES

1. Horst Bredekamp, *Galilei Der Künstler : Die Zeichnung, der Mon, die Sonne*. Berlin, Akademie Verlag, 2007 (« Galilée l'artiste : le dessin, la Lune, le Soleil »).
2. Nick Wilding, critique de *Galileo's O*, Horst Bredekamp et al. (dir.), Berlin, Akademie verlag, 2011, 2 vol. , *Renaissance Quarterly* 65 (1), 2012 : 217-218.
3. Owen Gingerich, « The Curious Case of the M-L Siderius Nunciis », *Galilaeana : Journal of Galilean Studies* VI, 2009 : 141-165.
4. Michael Cole, critique de Horst Bredekamp, *Galilei Der Künstler : Die Zeichnung, der Mon, die Sonne*, Berlin, Akademie Verlag, 2007, *The Art Bulletin* 91 (3), 2009 : 381-384.
5. Horst Bredekamp, Irène Brückle, Paul Needham (dir.), *A Galileo Forgery : Unmasking the New York « Sidereus Nunciis »*. Berlin, De Gruyter, 2014.
6. Nick Wilding, « Review », *Renaissance Quarterly* 67 (4), 2014 : 1337-1340. L'auteur n'a pas été sollicité pour l'expertise du *Sidereus Nunciis*.



7. La journée d'étude organisée en décembre 2012 à Paris, par l'École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques et le Centre de conservation du livre, sur le thème « Faux et fraude en bibliothèque » permet à Nick Wilding de présenter une démonstration étonnamment simplificatrice de la détection d'un faux à partir des rudiments de la bibliographie matérielle, qu'il reprend dans une conférence à la Bibliothèque nationale, en décembre 2014, publiée deux ans plus tard : *Faussaire de Lune : autopsie d'une imposture, Galilée et ses contrefacteurs*, Paris, BnF, 2016.

8. *Le Faussaire qui aimait trop Galilée*, documentaire de Paul-Henri Moinet et Laurent Bergers, France, The Prod, 2018, 52 min ; *Le Faux Manuscrit de Galilée : enquête sur une incroyable imposture*, documentaire de Pierre-Olivier François, Allemagne, Arte, 2019, 52 min.

9. L'économiste Giancarlo De Vivo, de l'université de Naples, reprend cette opposition en associant Luzzatto et Bredekamp dans une même critique au ton très tranchant : « Girolamini, il doppio gioco di vero e falso », *Il Nuovo manifesto*, 11 avril 2019.

10. Horst Bredekamp, *Galileos Thinking Hand: Form and Research Around 1600. Manierism, Anti-manierism and the Virtue of Drawing in Foundation of Earley Modern Science*, Berlin, De Gruyter, 2019.

---

## AUTEURS

GIORDANA CHARUTY

giordana.charuty[at]gmail.com